



Bulletin des Amis de saint François de Sales

Suisse : Ed. Les Amis de Saint François de Sales , C. P. 2016 – 1950 Sion 2 – CCP 87-187745-4

Courriel : info@amissfs.com / www.amissfs.com

Le Pape en Angleterre au milieu des protestations

de Giancarlo Zizola, *La Repubblica*, 16.9.2010 p. 1 et 33

Les cendres de John Henry Newman interpellent Benoît XVI qui s'apprête à l'inscrire au firmament des bienheureux de l'Église romaine à Birmingham, sommet de son week-end au Royaume-Uni...

Visite pastorale, insiste le Pape; visite d'État, la première en Angleterre depuis le schisme de 1533, exulte le Saint Siège avec ses chantres.

Même la visite de Wojtyla en 1982 ne l'avait pas été. Ratzinger sera accueilli à l'aéroport par le prince Philippe en personne, accompagné de toute la classe politique. Lorsque le pape sera reçu au palais royal d'Édimbourg par Elisabeth II, la reine qui est aussi le seul chef temporel de l'Église d'Angleterre, on ne pourra parler que de la liquidation du traumatisme historique d'Henry VIII. Mais le manteau royal de la souveraineté temporelle sur les épaules du Pape ne risque-t-il pas de mettre dans l'ombre sa primauté spirituelle ? Et justement sur sol anglais, baigné par le sang de Thomas More ? La première question qui surgit des cendres de Newman “homme nouveau” de nom et de fait, touche justement à l'ambiguïté politico-religieuse non résolue de la figure du Pape.

Face aux derniers papes-rois du dix-neuvième qui s'acharnaient autour des États pontificaux, ce géant de la liberté chrétienne, qui vécut entre 1801 et 1890, nourrissait la crainte que l'intégrité et l'indépendance de l'Église ne soient affaiblies par l'interférence de l'État, les nominations des évêques contrôlées par l'État, la liberté d'annoncer l'Évangile intimidée par

l'homologation idéologique de l'Église aux pouvoirs forts. C'est pourquoi il voyait l'Église anglicane à court d'inspiration, trop soumise à l'*establishment* anglais. Sa conversion au catholicisme en 1845 était fille de cette poussée réformatrice. Une de ses lettres à un prêtre catholique ami peu avant sa conversion est décisive : «*Vous n'auriez pas réussi à éveiller notre intérêt pour l'Église catholique avant que nous l'ayons vue dans ses fonctions authentiques de prêcher, enseigner, guider, et non pas dans ses activités politiques.*» Heureusement il ne semble pas que la provocation ait réveillé, chez les catholiques anglais, les reliquats du vieux complexe minoritaire. Plus insidieuse est la campagne de doutes déversés sur le front œcuménique, déjà alourdi par le passage de diocèses anglicans entiers à l'Église de Rome : la béatification d'un excellent converti comme Newman viserait à augmenter la vague philo-romaine des anglicans traditionalistes, exploitant à des fins prosélytes leur mécontentement du pli trop libéral de leur Église sur l'ordination des femmes prêtres et même évêques.

Ce soupçon a été rejeté comme outrageant par le primat anglican Rowan Williams qui recevra le Pape à Lambeth Palace, avant une célébration œcuménique dans l'Abbaye de Westminster. C'est paradoxal que ce soit Ratzinger qui proclame bienheureux Newman, une icône du catholicisme libéral anglais du XIXème siècle, dont l'influence sur l'élite catholique est comparable à celle exercée en Italie par son contemporain l'abbé Antonio Rosmini, lui aussi béatifié par Benoît XVI.

Newman était un amour de jeunesse du théologien Ratzinger; il en a orienté la structure intellectuelle, il a été pour lui une constante inspiration. Mais l'opinion qu'en avait la Curie de l'époque fut manifestée par un Monsignore : «*C'est l'homme le plus dangereux d'Angleterre, trop suspect par ce qu'il écrit, trop indépendant, trop anglais.*» Pouvons-nous du moins imaginer que Ratzinger aurait nourri des sentiments différents s'il avait vécu à l'époque ? Le mouton noir se borna à répondre : «*J'aime être dans la barque de Pierre, mais loin des moteurs.*»

Sa vie a été une constellation de démissions, dont la plus rapide fut celle de directeur de la revue catholique *The Rambler* dans laquelle il avait osé critiquer le cléricalisme et soutenir l'idée que **même les laïcs ont le droit d'être consultés dans l'Église**. Insupportable pour l'époque, mais peut-être aussi pour aujourd'hui. Toutefois la gravité de la question ne concerne pas la place que Newman se voit enfin reconnaître, même tardivement, dans l'histoire du christianisme, ni même l'incapacité des dirigeants romains à percevoir, dans les convulsions du temps, autre chose que leur aspect destructeur. Les cendres de Newman interpellent, en réalité, l'Église d'aujourd'hui pour comprendre s'il y a au sommet une réelle disponibilité à transformer l'auréole du «*nouvel Homme*» en un effort pour une «*nouvelle Église*», après l'hiver arctique de la deuxième Contre-réforme.

Un de ses admirateurs, Jean Guitton, me disait qu'il fallait remonter à Jean XXIII pour trouver un Pape qui ait réussi à prendre au sérieux l'idée d'une NOUVELLE ÉGLISE capable de «parler de cœur à cœur».

“Se parler de cœur à cœur” c’était la devise de Newman... Elle devint sa devise en 1879, quand Léon XIII récemment élu le créa cardinal, suscitant un véritable tollé à la cour. «*Cor ad cor loquitur*» signifiait se détacher de ceux qui cherchaient à tout prix une démonstration rationnelle pour justifier l'acte de foi. Il voulait toujours parler au cœur des personnes.

Prévoyant l'avènement d'un monde totalement irréligieux, dont le christianisme n'avait jamais fait l'expérience, il mettait l'accent sur l'urgence d'un changement du langage de l'Église. «*Le non-croyant ne sera pas convaincu de croire – disait-il – par des preuves précises et formelles. L'existence de Dieu ne peut être démontrée.*»

Pour la même raison Simone Weil, au milieu du XXème siècle demandera que l'Église élabore une doctrine des miracles présentable. Newman suggérait que le

parcours le meilleur est de faire attention «*dans nos cœurs à ce qui pousse à la religion et qui condamne et punit le péché.*» Il parlait ainsi en un temps où des papes érudits, imprégnés de théologie formelle, étaient prêts à proclamer fermement et tout haut la vérité idéale et à défendre ... les droits de l'Église bafoués par la Révolution...

Sans aucun doute l'Église de Newman est ouverte au changement car il disait : «*vivre c'est changer, pour être vivant il faut être changé souvent.*» Il «*défendit le dogme lorsqu'il était menacé, mais il s'efforça de sauvegarder la liberté de la pensée théologique lorsqu'il ne l'était pas*», fait remarquer un de ses biographes, Roderick Strange, recteur du *Pontificio Collegio Beda* (J.H. Newman, *Une biographie spirituelle*, Lindau 2010).

L'autre leçon actuelle, voire même brûlante, des cendres de Newman est la place centrale qu'il attribuait à la conscience. Il était âgé de 31 ans lorsque Grégoire XVI, dans l'encyclique *Mirari vos* de 1832, invectivait contre «*cette maxime fausse et absurde ou plutôt ce délire qu'il faille procurer et garantir à chacun la liberté de conscience*». Pour le futur bienheureux la conscience n'exclut pas, et même elle suppose, la référence à une loi supérieure, qui toutefois ne devient une norme concrète de l'agir que par l'entremise de la conscience même ! Il en découle qu'«*il ne peut jamais être licite d'agir contre la conscience*» et que «*tout ce qu'on fait contre la conscience construit pour l'enfer*». C'est ce qu'a répondu Newman à Lord Gladstone, ex-président du Conseil anglais, qui considérait que le dogme de l'infâbilité papale, proclamé par le Ier Concile du Vatican, avait rendu impossible d'être en même temps un citoyen anglais et un fidèle catholique. Son manifeste à contre-courant, à propos du «*suprême sacerdoce*» de la conscience, est resté célèbre : «*Si j’étais obligé de porter un toast à la religion... oui, je le porterais au Pape, si cela vous plaît, mais d’abord à ma conscience et ensuite au Pape.*»

Justement sur le point de la centralité de la conscience, Ratzinger s'est mesuré à l'enseignement de Newman dans une conférence à Rome en 1990, centenaire de sa mort. La doctrine de Newman sur le rôle de la conscience y était réinterprétée comme «*une manière d'obéir à la vérité objective.*» Sinon la conscience serait à la dérive et en proie aux pouvoirs totalitaires. Le futur Pape a cité Hermann Goering, lequel avait dit : «*je n'ai pas de conscience. Ma conscience c'est Adolf Hitler.*»

Partie délicate que celle qui se joue entre Rome et Canterbury sur les cendres de **Newman**, non loin de la tombe du martyr de la conscience, **Thomas More**.

Le Card. Newman est le père du Concile Vatican II, de la liberté de conscience et des Démocraties Chrétiennes

L'affirment : Benoît XVI, Giancarlo Zizola, le Cardinal Caffarra, Francesco Cossiga, ex président d'Italie...

Benoît XVI reconnaît que Newman est à la base de sa philosophie.

«**J. Ratzinger** “Conscience et vérité”, conf. à Dallas, Turin, 1991 : «La signification authentique de l'autorité doctrinale du Pape consiste dans le fait qu'il est le garant de la mémoire chrétienne... Le Pape n'impose pas de l'extérieur, mais il développe la mémoire chrétienne et la défend. Pour cela, le toast à la conscience doit précéder celui au Pape... (Ratzinger se réfère à l'expression du Card. Newman).

G. Zizola. Le théologien vaticaniste **Giancarlo Zizola** apprécie la théorie de la liberté de conscience que Benoît XVI attribue à Newman, il écrit dans “*La Repubblica*”, 16.9.2010 : “Newman était un amour de jeunesse du théologien Ratzinger; il en a orienté la structure intellectuelle”.

G. Zizola, Adista, 22.3.2008 : «L’Église a dû parcourir un long chemin avant de rejeter l’axiome d’une compétence directe de l’autorité suprême ecclésiale dans les choses temporelles et politiques... Dans ce sillon s’est placé... le Card. John Henri Newman.

...Moro disait au Congrès de Naple de la DC : «ce que nous avons en commun, “un terrain commun avec d’autres idéologies” »

Le Cardinal Caffarra reconnaît Newman comme base philosophique des Démocraties Chrétiennes européennes des 50 dernières années.

Le Card. Caffarra, décembre 1985 : «La conscience morale et le magistère moral de l’Église, la première... avait déjà été remarquée par **John Newman** avec des paroles très fortes “La misérable contrefaçon... le droit authentique et la liberté de conscience de se passer de conscience...”

Ce jugement, c'est justement la conscience morale. Je ne trouve pas une meilleure synthèse ni meilleure conclusion que cette page de Newman : “L’Être Suprême... a les attributs de la justice, de la vérité, de la sagesse, de la sainteté...”

La divine loi donc est la règle de la vérité éthique... Cette loi, en tant que connue par l'esprit d'hommes individuels, est appelée conscience...” (J.H. Newman, Letter... cit., pp. 246 et s.)»

Francesco Cossiga, ex-président démocrate chrétien de la République italienne. Article paru dans “*Vita e Pensiero*”, 2009, et dans l'*Osservatore Romano* 17.8.2010.

«La pensée de **John Henry Newman** était bien connue des pères et experts du Concile, et parmi ceux-ci **du déjà très connu** théologien allemand **Joseph Ratzinger**. Pendant le Concile Vatican II, on se référa à **Newman**, comme à un inspirateur et “**père absent**” du Concile, comme aussi d'ailleurs à un autre philosophe et théologien original, Antonio Rosmini... Dans l'*Oss. Rom. de 1964*, le philosophe catholique **Jean Guitton** écrivait : “*Ainsi Newman éclaire par sa présence le Concile et le Concile justifie Newman*”... Les déclarations du Concile portent sur la liberté de conscience et **la primauté de la conscience**... comme l'a fait remarquer dans une étude le théologien **Joseph Ratzinger**.

Le concept de liberté et primauté de la conscience est au centre du Décret sur la liberté religieuse. Ce concept est caractéristique de la pensée de Newman qui l'exposa brillamment dans sa fameuse *Lettre au duc de Norfolk*... pour expliquer ce qu'était la conscience... avec des paroles qui à ce moment-là scandalisèrent un certain nombre, surtout parmi les ultramontains... Et il va jusqu'à dire : “*La conscience est le véritable viceaire du Christ*”.

John Henry Newman a eu aussi une très grande influence dans l'exaltation du laïcat... c'est le retour de l'étude théologique et de la catéchèse à la Bible et aux Pères de l'Église...

Se trompe donc celui qui, ébloui par les apparences, considère le Concile Vatican II comme un “*Concile de rupture*” par rapport aux autres conciles, en particulier le Concile de Trente et le Concile Vatican I, et non pas comme le “*Concile du renouveau dans la continuité*”.

John Henry Newman a été le grand inspirateur de l'œcuménisme. Théologien anglican il a été un partisan de la l'ainsi nommée “*Voie Moyenne*”, une troisième voie entre le protestantisme luthérien et calviniste et le catholicisme romain; mais dans sa vision il pensait créer un pont de dialogue entre les diverses confessions chrétiennes.

Benoît XVI appelle à une nouvelle réunion des religions à Assise, en octobre 2011

«Chers frères et sœurs, dans le *Message pour la Journée mondiale de la Paix*, j'ai souligné comment les grandes religions peuvent constituer un facteur important d'unité et de paix pour la famille humaine, et à ce propos j'ai rappelé qu'en cette année 2011, ce sera le 25e anniversaire de la Journée mondiale de Prière pour la Paix que le vénérable Jean-Paul II a convoquée à Assise en 1986.

C'est pourquoi, en octobre prochain, je me rendrai en pèlerinage dans la cité de saint François, en invitant à s'unir à ce chemin nos frères chrétiens des différentes confessions, les représentants des traditions religieuses du monde, et, idéalement, tous les hommes de bonne volonté, dans le dessein de faire mémoire de ce geste historique voulu par mon prédécesseur, et de renouveler solennellement l'engagement des croyants de toute religion à vivre leur foi religieuse comme un service de la cause de la paix. Qui est en marche vers Dieu ne peut pas ne pas transmettre la paix, qui construit la paix ne peut pas ne pas se rapprocher de Dieu » (Benoît XVI, le 1er janvier 2011).

Commentaires Eleison (8 janvier) “Assisi-isme”

Quelques personnes craignent toujours que la Fraternité St Pie X de Mgr Lefebvre ne cherche à faire un mauvais accord avec la Rome de Benoît XVI, mais de par son “*Assisi-isme*” entre autres choses on peut dire que **le Pape lui-même fait tout pour empêcher un tel accord.**

Il y a six jours il a étalé l'argument théorique comme quoi les «grandes religions» du monde constituent «*un facteur important de la paix et de l'unité du genre humain*». Il y a cinq jours il a annoncé la mise en pratique de cette théorie : **en octobre de cette année il se rendra «comme pèlerin» à Assise pour y commémorer le 25me anniversaire de la «Réunion de Prière des Religions Mondiales»** qu'y a tenue Jean-Paul II en 1986. Mais cette théorie qui maintiendrait que les «grandes religions mondiales» contribuent à la paix du monde a été absolument **rejetée par Mgr Lefebvre, et il a condamné sa mise en pratique** à la Réunion de Prière organisée à Assise en 1986 **comme étant une violation flagrante du Premier Commandement, et comme un scandale sans précédent dans toute l'histoire de l'Eglise**, vu qu'elle venait du Vicaire du Christ lui-même.

N'empêche, Mgr Lefebvre reconnaissait en ce temps-là que trop peu de catholiques se rendaient compte de l'énormité du scandale. La raison en est que le monde moderne tout entier marginalise Dieu, met entre parenthèses la divinité de Notre Seigneur Jésus Christ, fait de la religion matière de notre choix libre et réduit à une pure question de sensibilité et de sentiments la Tradition catholique. Cette façon de voir les choses infecte même les Papes... elle nous menace tous.

Donc si de par leurs événements d'Assise passés et futurs, **les Papes Jean-Paul II et Benoît XVI** ont

encouragé les âmes à penser que le catholicisme n'est pas le seul et unique chemin d'une éternité bienheureuse... il s'ensuit que **chacun aura facilité la damnation horrible d'âmes sans nombre...** Plutôt que de participer à une trahison semblable, Mgr Lefebvre a préféré être méprisé, rejeté, honni, marginalisé, réduit au silence, “excommunié”.

Il y a un prix à payer pour tenir à la Vérité. Combien de Catholiques sont prêts à le payer ? *Kyrie eleison.*

Commentaire Eleison, 5.3.2011

Au soulagement des uns, à la déception des autres, il paraît que les discussions doctrinales que tiennent depuis un an et demi des théologiens de Rome avec des représentants de la Fraternité St Pie X vont après tout prendre fin ce printemps, parce qu'on aura alors discuté de toutes les matières principales sans qu'aucune vraie perspective d'accord se soit ouverte. Voilà la conclusion qui se tire, pour le moment, de certains propos tenus par le Supérieur Général de la Fraternité au cours d'une interview qu'il a donnée le 2 février.

Or ceux qui seraient déçus peuvent se rassurer qu'il y a toujours des Romains et des prêtres importants de la FSSPX qui ne renonceront guère à leurs efforts de construire un pont entre les hommes d'Eglise de Vatican II et ceux de la Tradition catholique.... efforts que l'on observe et observera en flux et reflux hier, aujourd'hui et demain... Car la vie de l'Eglise se calque sur la vie de Notre Seigneur où le flux et reflux des souffrances et tentatives humaines aboutirent aux affres de la Croix, mais là, malgré sa répugnance toute humaine à se soumettre à la volonté crucifiante de son Père, son esprit et

son cœur humains restèrent ancrés dans la volonté divine : «*Père, si c'est possible, que ce calice s'éloigne de moi, néanmoins que ta volonté soit faite et pas la mienne*» (Mt.XXVI, 39).

Dès lors cette même volonté divine et immuable qui a servi de boussole et d'ancre dans l'esprit et le cœur humains de Notre Seigneur doit servir d'ancre dans la vie aussi de son Eglise.

Alors il peut y avoir toute une suite de Papes, de Conciles et de Congrégations religieuses, mais pour être catholiques, tous et toutes doivent se soumettre à cette volonté divine à laquelle Notre Seigneur s'est soumis, et ils doivent proclamer exactement les mêmes vérités que Notre Seigneur a transmises de son Père à son Eglise. Aucune autre institution sur la face de la terre n'est construite comme l'Eglise catholique en dépendance de la Vérité, en sorte qu'elle survit dans la mesure où elle lui est fidèle. C'est bien parce que l'Eglise Conciliaire met des intérêts humains à la place de la Vérité divine qu'elle se désintègre, et toute Congrégation ou Fraternité qui ferait de même, tombera de même en ruines.

Il s'ensuit que quiconque reste fidèle à la plénitude de la Vérité révélée se trouvera - pas en principe, mais en pratique - au volant de l'Eglise (voir « Letters from the Rector », Vol. IV, p.164). Qui plus est, quiconque possèderait cette Vérité et prétendrait qu'il n'était pas au volant de l'Eglise se ferait qualifier par Notre Seigneur de « menteur », comme il se serait appelé lui-même s'il avait démenti son Père (Jn.VIII, 55). En effet, tout messager qui nierait le caractère divin de son message divin aurait pour père le Père des Mensonges (Jn.VIII, 44), et il ne serait aucun vrai ami de ses semblables, comme lui et eux voudraient peut-être le penser.

Il existe une Vérité, même si peu de personnes arrivent à la discerner. Le droit et le pouvoir des Romains de gouverner l'Eglise dépendent de leur fidélité à cette Vérité. Le droit et le pouvoir de la FSSPX de tenir tête aux Romains infidèles dépendent également de sa propre fidélité à cette Vérité. Pour le moment la FSSPX a été fidèle. Pour le moment elle survivra. Puisse Rome, en retournant à la Vérité, rendre superflue cette survie!

Kyrie eleison.

La persécution contre les chrétiens s'intensifie

Somalie :

Une adolescente somalienne tuée pour avoir embrassé le christianisme.

Egypte

Massacre des chrétiens d'Orient. Attentats contre les églises coptes (3.1.2011, 20 Minutes).

LE CAIRE, 13 mars 2010 (AFP) : 24 blessés dans des affrontements entre musulmans et chrétiens. 3000 musulmans attaquent 400 chrétiens coptes.

Lors de travaux d agrandissement de l'église copte de **Gizeh**, 200 personnes montaient la garde pour protéger les travailleurs. Le 24 novembre 2010 une attaque a fait au moins 4 morts et une cinquantaine de blessés.

Tuerie de chrétiens à la sortie de la messe de Noël : au moins 7 morts.

Dans la nuit du Nouvel An, des musulmans font exploser une voiture piégée devant une église copte d'Alexandrie qui a fait au moins 21 morts et de nombreux blessés. Un nombre indéterminé de victimes a été évacué en voiture par des personnes privées se trouvant sur les lieux, ont indiqué les services à l'AFP.

L'attentat a eu lieu vers minuit et demi alors que des fidèles sortaient de l'église, située dans le quartier de Sidi Bechr.

La fatwa légitimant l'attaque contre les chrétiens d'Alexandrie postée sur plusieurs sites djihadistes.

Les manifestations musulmanes contre l'Église se font de plus en plus menaçantes. Elles surviennent chaque vendredi après la prière et inquiètent de plus en plus les Coptes. Certains programmes de télévision calomnient les chrétiens.

Irak

Le 30.11.2010 à **Bagdad**, des islamistes ont placé une bombe devant la porte de 2 chrétiens âgés de 76 et 78 ans, ils ont sonné et sont parti en courant. Les deux chrétiens ont ouvert la porte et sont morts sur le coup. Sept maisons ont été attaquées cette même nuit.

Tueries de Chrétiens irakiens à l'occasion des fêtes de Noël. Nous apprenons que s'est produite une nouvelle tuerie.

Iran

En Iran, dès le 26 décembre 2010, une nouvelle vague d'arrestations de chrétiens issus de l'islam s'est abattue sur tout le pays (AEM, mars 2011)

Indonésie

Des musulmans empêchent le culte chrétien.

Nigéria

Le mouvement *Boko Haram* a revendiqué des attaques contre les chrétiens ayant fait plus de quatre-vingts victimes

Pakistan

Une mère de famille condamnée à mort pour “blasphème” contre l’Islam.

France :

Le calvaire des chrétiens d'Avignon

Le Père Gabriel Picard d'Estelan, de la Paroisse Saint-Jean, à Avignon ainsi que les fidèles de ladite paroisse sont l'objets d'attaques, de vexations et discriminations de toute sorte parce qu'ils sont chrétiens...

Le Père Gabriel brise le silence politique.

...Il écrit dans le bulletin paroissial, sans aucunement nier l'origine musulmane des agressions récurrentes : 7.11.2010

«Des semaines et des mois ... de jets de pierre et de pétards ... Des tags et autres graffitis dessinés à la peinture rouge sur toute une façade... Une entrée d'église prise pour un urinoir et qu'il faut nettoyer chaque matin. Une fois par semaine environ, des jets d'excréments contre les murs de l'église...»

Des jets de pierre dans les vitres. Des tirs de ballon au moment de l'office... Des rodées avec des voitures volées sur le parking... Deux voitures flambées tout contre l'église depuis le début de l'année, et une première tentative d'incendie volontaire... et cette nuit une deuxième tentative en incendiant un cyprès de 10 mètres de haut situé tout près de la porte du presbytère.

Voilà en quelques lignes le quotidien de notre paroisse St Jean Baptiste à Avignon.

“Incivilités ? Non. Profanation ! Il faut appeler un chat un chat. Ils ne savent pas ce qu'ils font ? Mais bien sûr, ils le savent. Et ils le font en riant parce que personne ne dit rien, le silence est de mise de la part des autorités et de la presse, nous dit le père Gabriel.

Il... s'agit... d'une volonté délibérée d'empêcher des Catholiques de pratiquer leur culte, en les empêchant d'aller à l'église... **ET NOUS SOMMES EN FRANCE**, terre de tradition chrétienne, pas en Arabie Saoudite !

C'est donc bien la foi des Chrétiens de France qui est visée, c'est le fait qu'ils soient chrétiens et rien

d'autre que veulent éradiquer les jeunes jihadistes, à Carcassonne comme à Avignon, à Bagdad comme au Caire.

C'est une guerre religieuse, c'est le jihad contre les infidèles tel que prescrit par plusieurs versets du Coran et pratiqué par le «beau modèle» Mahomet.

Montrez votre soutien au Père Gabriel et aux victimes de sa paroisse : courriel : peregabriel@aliceadsl.fr – téléphone : 04 90 87 55 41, 06 25 90 10 35 – fax : 04 90 89 87 34 – courrier : Père Gabriel Picard d'Estelan, Paroisse Saint-Jean, 15 rue Guillaume de Machault, 84000 AVIGNON

A Marseille, provocations répétées contre des catholiques et menaces non déguisées. (6.3.2010)

Au Mans, une tentative de meurtre cachée par les médias.

La profanation de tombes chrétiennes se multiplie

Une information publiée par un média de presse national en fin 2010 signalait que sur un an il avait été constaté 226 profanations sur le territoire national : 4 anti-sémites, 6 anti-musulmanes et **216 anti-chrétiennes** ! Motus ! **le sujet est tabou**. Cela ne relève plus de la démocratie mais d'un pouvoir directif... comme dans les pays arabes, avec les mêmes perspectives.

L'IMAM DE LA MOSQUEE D'ORANGE

Abdeslam BAHIAD, 54 ans, et ses trois fils, Abdelfagour 24 ans, Omar 31 ans et Niky 33 ans, qui étaient ses hommes de main, ainsi que Drissia une ancienne prostituée âgée de 42 ans et une dizaine de personnes au total ont été arrêtées et écrouées à Orange (Vaucluse). Elles sont accusées de prostitution, proxénétisme aggravé, filière d'immigration clandestine, blanchiment d'argent et probablement de traite humaine.

Drissia allait recruter au Maroc des jeunes filles de 14 à 25 ans leur promettant des papiers en règle en France et les familles déboursaient jusqu'à 9000 euros pour la promesse d'un avenir meilleur. Quelques-unes ont fait ce long voyage dissimulées dans le coffre de la voiture. Elles ont été violées, frappées, par les trois fils qui les obligaient à racoler dans le “*Bar de France*” appartenant à BAHIAD et à se prostituer dans les 10 appartements également propriété de BAHIAD qui, avec sa famille, résidait dans une maison de 300 m2.

Arrivé en France en 1968, Abdeslam BAHIAD n'avait travaillé que 9 ans comme ouvrier agricole et depuis une vingtaine d'années il avait mis en place ce réseau de prostitution qui lui a rapporté une véritable fortune. A Orange tout le monde était au courant mais personne n'osait parler par peur de représailles.

Imam de la mosquée d'Orange, mais également président de l'association “*Lumière de Dieu*” (probablement subventionnée) qui gère cette mosqué. (Source *France Soir*).

La médaille de la Famille Française est : «*Une distinction honorifique décernée aux personnes qui élèvent de nombreux enfants, afin de rendre hommage à leurs mérites.*»

Les médaillées à l'honneur

Huit médailles d'argent (six ou sept enfants) : Fatiha Benhalima, Fouzia Amezane, Fatima Boularess, Aïcha Hadj-Abderrahmane, Mama Lefdou, Fatima Loubbi, Aïcha Tasry.

Treize médailles de bronze (quatre ou cinq enfants) : Saadia Ayar née Ayar, Saadia Ayar née Jabir, Medhia Bargaoui, Fatima Batta, Saâdia Brouzi, Fatima Et-Tellah, Nacéra Farsi, Fatima Haddache, Zineb Oussghir, Latifa Sabik.

C'est sans commentaires. La relève est donc assurée en France. !

Par Allah, sur le Coran, on va te saigner !

Tel est le titre de l'éditorial de Bernard Antony ancien député, dans le dernier bulletin de *l'Alliance générale contre le racisme et pour le respect de l'identité française et chrétienne* (AGRIF), seule association défendant grâce à ses avocats les Français victimes du racisme et/ou de l'islamisme.

Antony relate l'horreur qu'a vécu Joseph... au Mans, confronté à la haine coranique... Ce “*fait divers*” a été porté à sa connaissance car tout simplement, le président de l'AGRIF est un ami personnel de la famille de Joseph. Aucun média n'a rapporté les faits... Cela s'est passé le samedi 30 janvier dernier.

Ce soir là, Joseph, 25 ans, aspirant compagnon du Devoir... se détend après une semaine sur les toits de son dur métier d'ouvrier couvreur. Quelques bons compères sont avec lui, ils prennent un verre dans le quartier du centre ville... A 1h30... ils sortent pour aller retrouver leur lit... Sans méfiance, ils n'ont pu voir

venir derrière eux, traîtreusement... une bande de voyous, une bande de sauvages, une bande d'assassins, sans aucun honneur viril au moins d'affrontement à la loyale. L'agression est aussi violente que lâche, sans pitié. Nombreux, ils s'acharnent à porter des coups faits pour tuer.

Au café, on regarde la scène sans intervenir. La peur. Les deux amis de Joseph peuvent se dégager alors qu'il est à terre. Il a résisté vaillamment. Un des agresseurs, probablement le meneur, s'écrie en hurlant de rage : “*Par Allah, sur le Coran, on va te saigner !*” Jospeph saigne. Et puis un coup très dur sur la jambe, son tibia a craqué. Les ordures prennent alors le large, rejoignant plus loin tout un groupe de leur semblables.

Arrivent enfin quelques policiers qui n'ont peut-être pas les moyens ni la force d'engager la poursuite et les arrestations qui s'imposent.

Joseph est transporté à l'hôpital. Il survit. Reste à savoir si on l'aidera à identifier ses agresseurs.

Joachim Véliocas, responsable de *l'Observatoire de l'islamisation*, membre de l'AGRIF

La police française étudie le coran

La nouvelle est tombée... du Ministère de l'Intérieur ! ...former l'ensemble du corps de Police française à la Culture musulmane.

Désormais chaque policier devra intégrer dans son cursus de formation les principes religieux coraniques, notamment connaître les coutumes de l'Islam, les fêtes religieuses, les principaux versets du saint Coran, etc.

L'argument évoqué : mieux comprendre ces populations nombreuses qui vivent sur notre territoire, mieux comprendre leur mentalité, ne pas heurter leur sensibilité, surtout lorsqu'il doit y avoir contrôles d'identité, interrogatoires ou autres contacts avec eux. Il est aussi fortement recommandé que les policiers de terrain connaissent un minimum de vocabulaire arabe pour une meilleure compréhension.

Où va-t-on ? Il va falloir que les Français intègrent la culture arabe car l'inverse ne semble plus possible !

A quand les cours de christianisme aux policiers égyptiens, soudanais, marocains ou saoudiens, et quand se mettront-ils à apprendre l'Évangile et les fêtes catholiques, pour mieux comprendre les chrétiens ?

A ceux qui n'y croient pas : <http://www.lepost.fr/article/5.7.2010/voici-ce-que-les-policiers-y-apprennent>.

Marcel de Corte : L'Homme contre lui-même

Chapitre VIII

L'ACCÉLÉRATION DE L'HISTOIRE ET SON INFLUENCE SUR LES STRUCTURES SOCIALES

Texte d'une conférence prononcée à la tribune du Centre économique et social de Perfectionnement des Cadres à Paris, en 1961 (IVème partie)

(«*Ils n'en mouraient pas tous, mais tous étaient frappés*»).

Un mouvement historique aussi général ne pouvait pas ne pas bouleverser les conduites sociales traditionnelles. Sur le champ de bataille s'affrontent deux conceptions du destin, l'une, vitale, formée par les tendances naturelles et par leur croisement, l'autre, pensée et imaginée. La première affecte concrètement les êtres qui la composent, elle les rend interdépendants et elle les lie les uns aux autres d'une manière organique. Des échanges effectifs et constants les définissent. Malgré leur diversité de situation et de vocation, le père, la mère et les enfants d'une même famille sont solidaires au sein d'un destin commun vécu jusqu'au tréfonds de leur être. Il en est de même d'une entreprise saine ou d'un État bien constitué : le patron et l'ouvrier, le prince et les sujets sont unis dans le bonheur et la prospérité qui leur surviennent, dans le malheur et l'adversité qui les affligent. Les membres d'une communauté de destin vitale vivent *l'un par l'autre*. Au contraire, les membres d'une communauté de destin pensée et imaginée vivent *les uns comme les autres*. Ils sont englobés dans une même idéologie abstraite qui affecte leur pensée et leur imagination pour descendre de là dans leur comportement et le modeler selon un type uniforme. Ils constituent des partis, des classes, des collectivités dont les éléments se ressemblent, mais ne sont solidaires les uns des autres que dans la mesure où une frénésie religieuse les coagule. Aucune attache charnelle et concrète n'unit l'Egyptien à l'Algérien, le Chinois au Cubain, le Russe au Congolais, l'ouvrier métallurgiste de Billancourt à celui de Fiat, le bourgeois de Paris à celui de Bruxelles, le partisan de n'importe quel groupement politique au partisan de la même secte. En fait, ils sont profondément séparés les uns des autres. Ils communient seulement à distance dans la même idéologie, la même

conception du monde, le même fanatisme ou le même culte d'une entité abstraite.

Ces deux types de communauté sont inverses l'un de l'autre : le premier se fonde sur l'unité dans la diversité, le second sur l'identité dans la séparation. L'un ressemble au corps humain vivant, l'autre à la poussière que soulève le souffle des vents, en l'occurrence la déflagration de l'instinct religieux refoulé. Pour durer, la communauté de destin vitale n'a besoin que d'obéir aux impératifs de la naissance et de la vocation : les structures qui la couronnent se situent dans le prolongement direct des tendances naturelles qui l'animent et la renouvellent perpétuellement. La communauté de destin pensée et imaginée exige, à l'opposé, des structures de plus en plus rigides, militarisées, monolithiques, qui contiennent la séparation de leurs membres et canalisent leur fureur mystique. La première est toujours relativement restreinte : il est impossible d'avoir des relations vivantes avec tout le monde ! La seconde est extensive : elle s'annexe les foules, les masses, les collectivités anonymes, elle est sans limites, étant fondée sur une abstraction universelle. L'une n'a d'autre histoire que particulière et exige la présence d'une hiérarchie d'animateurs qui la soulève du dedans. L'autre détermine de plus en plus l'histoire générale et requiert un nivellement des conditions, une distinction nette entre les menés et les meneurs qui la manœuvrent du dehors, des aiguilleurs externes qui la poussent sans trêve à l'action.

C'est pourquoi la communauté de destin vitale par excellence qu'est la famille, a été littéralement écrasée à l'époque moderne. L'esprit nouveau l'a dissociée. Alors que la civilisation médiévale est sortie des ruines de la civilisation antique en se centrant autour de la notion vécue de *pater familias* comme la cellule autour du noyau, la civilisation moderne a complètement éliminé le père et toutes les formes sociales de l'autorité ou de

l'affection paternelles. Au nom de la liberté abstraite, l'indépendance de la femme mariée, l'autonomie des enfants, le divorce, la division de l'héritage sont entrés dans les mœurs et dans la loi. Si l'accélération de l'histoire parvenait à ventiler complètement la famille, celle-ci se réduirait à une juxtaposition de noms sur une même page du registre de l'état-civil et le rôle des parents à une fonction génitrice occasionnelle. L'éventualité n'est pas utopique. La première phase du communisme russe l'a connue. L'Amérique la tolère, et l'Europe, malgré une plus forte résistance de la vie, considère de plus en plus la famille, non sous son aspect de communauté organique, mais uniquement comme un «foyer d'amour.» La base de la famille n'est plus le sentiment solide du destin commun, mais la destinée précaire du sentiment partagé. Des tonnes d'imprimés ont été publiées à ce sujet par une foule de clercs bien intentionnés. Ce symptôme est désastreux : quand le destin, qui est, par définition, plus fort que tout, a besoin d'être soutenu par une «mystique familiale», c'est que sa santé n'est guère brillante. Il faut bien autre chose qu'une fragile affection réciproque pour affirmer la famille contre la dislocation qui la menace. Le sens d'une obligation mutuelle irrévocable est requis. Il existe dans toutes les âmes bien nées.

Un juriste éminent, M. Julien Bonnecase, dans son ouvrage sur *La Philosophie du Code Napoléon*, a bien décrit cette évolution capitale : «Le droit de famille de la Révolution a été la négation de l'élément expérimental du droit au profit de l'élément rationnel. Il se ramène à une déduction rigoureuse et purement logique, dans le domaine de la famille des droits absolus de l'individu. La famille considérée dans sa nature organique y fait place d'une façon très exclusive au règne anarchique des passions individuelles». La dissociation entre l'esprit et la vie, la fuite dans une liberté abstraite, la ruine de l'interdépendance, le culte des émotions viscérales s'étalent ici dans toute leur ampleur.

Corrélativement à l'exaltation du destin personnel dans la famille, apparaît l'autre aspect : *l'emprise du destin collectif*. Unie seulement par l'affection dans le cas le plus favorable, la famille ne subsiste plus guère au-delà d'une génération, et encore celle-ci est-elle mesurée par la durée de vie du père et de la mère. Les grands-parents sont, la plupart du temps, abandonnés aux soins de la collectivité. Dès que les frères et sœurs ne cohabitent plus ensemble, les liens de parenté se dissipent. Chacun «tire son plan». La continuité familiale disparaît : les ancêtres, les cousins et cousines sont

engloutis dans un gouffre vague et anonyme. Qui se soucie encore aujourd'hui de son arbre généalogique ? Qui même connaît encore les noms de ses aïeux au-delà de deuxième génération ? La concentration de la famille dans l'espace et dans le temps, sur un terrain rétréci et occupé à court terme, est un phénomène assez récent. Sa signification est claire : la famille dévitalisée par l'individualisme de ses membres, mais avide encore de vivre, se rétracte devant l'abîme du collectif qui la guette. Elle a fait la part du feu. Ses membres ne percevant plus la présence d'un destin commun dont ils seraient les serviteurs, se défendent en se réfugiant dans un réflexe émotionnel, en s'amputant de leurs ramifications lointaines, en contractant la durée familiale. Ainsi fait l'arbre battu par la tempête.

Un autre signe de cette crainte du collectif, qui entraîne de graves concessions à son égard, est le souci quasiment exclusif qu'ont les parents pour la personne physique de l'enfant. Les soins dont on l'entoure aujourd'hui sont innombrables. Là aussi, il semble bien que les parents aient fait la part du feu. La famille se replie sur l'enfant considéré comme un objet précieux et non plus comme l'élément qui continue le groupe, s'intègre dans une personne sociale supérieure à sa propre personne, est chargé depuis sa naissance de transmettre un bien qui le dépasse, et doit être formé en ce sens. Le groupe familial, loin de se subordonner l'enfant, se subordonne à lui, à sa destinée individuelle, à son avenir. Il n'est point paradoxal de soutenir que ce culte de l'enfant contribue à la disparition de la famille. Absorbés dans les soins dont ils le couvrent, les parents se déchargent sur la collectivité de sa formation morale, de la discipline que l'enfant doit acquérir, de l'enseignement des fins auxquelles il doit se soumettre. Derrière l'ombre frêle de l'enfant, se dresse alors l'État qui s'arroge le droit d'instruire, d'éduquer, de distribuer une vision morale et philosophique du monde, de modeler l'âme et l'intelligence. L'enfant est confié aux mains mécaniques d'une abstraction géante.

L'influence du rationalisme sur la profession et sur le métier n'a guère été moins décisive. La profession et le métier ont toujours été placés sous le signe du destin, d'une tendance qui fait corps avec l'être même de l'homme et le soumet à sa nécessité. Nos aïeux n'ont jamais imaginé qu'on pouvait choisir une profession ou un métier. C'étaient plutôt la profession ou le métier qui choisissaient leur homme. Ils répondaient pour eux au destin de la naissance, au mystère de la vocation, à

l'appel énigmatique de la vie qui aspire à prendre forme et contour. Le métier ou la profession étaient à leurs yeux une véritable destinée, une destinée traduite au dehors, à peu près comme l'arbre exprime sa fleur et son fruit spécifiques, un prolongement extérieur, une traduction de la nécessité intérieure de l'être dans le monde visible. La vieille langue française a gardé longtemps le sens de «besoin» dans l'usage du mot «métier». La profession signifie étymologiquement «l'aveu de ce qu'on est». Comme la famille, le métier et la profession étaient les conséquences inéluctables de la croissance et de la poussée du destin propre à l'homme. Jamais nos aïeux ne les auraient fait dériver de substructures psychiques complexes, telles que l'ambition, l'appât du gain, le désir d'ascension sociale, la pression des facteurs économiques, l'attrait de la sécurité, etc. Métier et profession étaient liés à la vie, aux impératifs vitaux, aux inclinations innées. C'est pourquoi ils se transmettaient volontiers de père en fils comme la vie elle-même. Nous connaissons par l'histoire l'existence de dynasties d'artisans, d'hommes de métier, de membres des professions libérales, de gens d'église.

Ainsi confondus avec le destin vital, les métiers et les professions s'organisaient comme la vie. Il est naturel que les hommes soumis au même destin, poursuivant les mêmes buts, partageant la même existence, forment corps. Les «corporations» n'ont jamais été, à cet égard, le produit d'une décision juridique, le résultat d'un acte volontaire, l'établissement d'une convention contrac-tuelle. Leur origine se perd dans la nuit des temps, comme celle de la vie encore. Les organisations professionnelles se retrouvent à l'aube de l'histoire, dans l'Orient archaïque, dans la Grèce préclassique, à Rome, etc. Leur forme institutionnelle s'est surajoutée aux exigences obscures de la vie, de l'intérieur, exactement comme l'âme plongée dans la chair de l'homme, d'abord aveugle et tâtonnante, s'épanouit et mûrit à mesure que l'être humain devient plus humain. La communauté de destin professionnelle est un esprit incarné dans ce corps de surcroît des hommes qu'on appelle leur état, leur position dans le monde, le poste qu'ils occupent, la portion du réel où leurs activités s'exercent et qui se situe dans le prolongement direct de leur être. L'organisation des métiers et des professions, ainsi conçue et vécue comme soumission au destin, s'est toujours auréolée de valeurs religieuses. Si loin que nous remontions dans le passé, nous la voyons associée à des cultes et à des divinités, à des intercesseurs ou à des saints.

Mais il est évident que les corporations sont également caractérisées par leur intégration dans l'économie générale. On sait que le type d'économie auquel les corporations étaient associées différait profondément du nôtre. Jusqu'au XVIII^e siècle, l'amélioration de la productivité a été fort lente. En gros, l'économie était restée. Or, dans un type d'économie statique où les biens matériels ne se renouvellent qu'à un rythme quantitatif presque toujours égal à lui-même, l'organisation corporative a des avantages qui dépassent les inconvénients que toute vie humaine présente. Elle atténue d'abord, à l'intérieur du groupe professionnel, la tension de la concurrence et empêche le monopole individuel. Selon la forte expression populaire, le métier peut ainsi nourrir son homme. Parce que l'économie est constamment menacée de régression, elle associe ensuite d'une manière intime les intérêts des patrons et des ouvriers. Enfin, là où la quantité fait défaut, elle oblige ses membres à une production qualitative. Les réglementations tatillonnes dont elle se barde, les conflits de mitoyenneté entre les divers groupements rivaux, l'immobilisme qui guette toute attitude défensive, ne sont rien à côté de l'équilibre entre production et consommation, que les corporations assuraient pendant les siècles de pénurie. Sans elles, l'histoire économique et sociale de l'humanité aurait été en proie en permanence au marché noir que nous avons connu sous l'Occupation, avec son cortège de profiteurs et de tripoteurs.

Par contre, dès que le progrès économique commence à poindre au XVII^e siècle, l'organisation corporative s'avère inadéquate sous sa forme institutionnelle étroitement dépendante du type statique de l'économie. Les corporations tendent à dégénérer en monopoles collectifs et défendent avec ardeur leurs priviléges contre les innovations de la technique productrice qui les ébranlent. D'autre part, devant le dynamisme économique naissant, la politique corporative que la royauté française avait pratiquée pendant tout le Moyen Âge, hésite, louvoie, oscille sans cesse entre l'adaptation aux conditions nouvelles de l'économie et le conservatisme des priviléges que ses besoins fiscaux impérieux tendaient à maintenir.

L'institution corporative était condamnée dès le XVII^e siècle. Les observateurs sont d'accord pour fixer son déclin à partir de cette date. Au XVIII^e siècle, *la philosophie des Lumières* lui lance un coup de boutoir définitif. Comme l'écrit l'historien des corporations, M.

Coornaert, «tout un parti de théoriciens et de polémistes voulait leur destruction et en lançait l'idée avec une force irrésistible. La raison fait fi de l'histoire». Avec Turgot, la philosophie nouvelle s'empare du pouvoir et impose une doctrine économique qui contredit formellement celle des corporations. «L'ancien idéal, écrit encore M. Coornaert, était fondé sur le souci des hommes. C'était pour eux que les métiers étaient organisés, pour assurer l'égalité de leurs chances, pour répartir équitablement entre eux le travail de leur profession, pour assurer leur existence à tous. Organes de droit quasi public, les communautés coordonnaient l'intérêt de ces particuliers avec l'intérêt général. Turgot, lui, comme tous les économistes de son temps, vise surtout à accroître la somme des richesses du pays, et par l'expansion de l'initiative individuelle. Il a, dans l'abstrait, le souci de la liberté de tout homme et, dans le réel, celui de la production envisagée globalement dans le cadre de la nation. Or la nouveauté, alors, ce sont les grandes entreprises, prometteuses d'abondance : il n'est que de laisser jouer la liberté pour assurer leur essor... Il condamne donc les maîtrises «pour la recherche de leurs intérêts au détriment de la société générale». En bref, il chargeait la loi de rendre son cours à la liberté et il faisait confiance à celle-ci pour s'accorder aux choses dans une harmonie naturelle brisée par des conventions «arbitraires», les choses étant, comme le monde entier, pénétrées de raison, et l'homme en découvrant peu à peu les lois».

Cette analyse magistrale de l'historien montre, aussi nettement que possible, le travail opéré par l'esprit nouveau sur le dynamisme économique que la communauté de destin professionnelle s'était refusée à intégrer en sa substance. En matière économique, comme en toutes autres du reste, l'intérêt à court terme est un admirable instrument que les hommes emploient pour s'aveugler. Les corporations n'ont pas voulu se rénover devant les techniques nouvelles qui dépassaient l'artisanat et devant les exigences d'une économie qui reculait les bornes du marché régional ou citadin. L'esprit nouveau a fait exactement de même. Comme il arrive très souvent, les ennemis irréductibles sont d'accord entre eux plus qu'on ne le croit. Nous en avons un exemple frappant sous les yeux : l'Amérique et la Russie, le conservatisme et le progressisme font converger leurs efforts pour disloquer les empires coloniaux européens. Les raisons invoquées étaient sans aucun doute différentes les unes des autres. Les corporations s'attachaient à la structure extérieure de la communauté beaucoup plus

qu'à sa vie. *Les Philosophes* construisaient de nouvelles structures, uniquement rationnelles et mentales, fondées sur l'imaginaire accord entre une liberté abstraite et des lois économiques abstraites. En dépit de leur opposition, les uns et les autres communiaient dans un même refus de la vie et de sa faculté d'assimiler les événements qui l'affectent. Sous cette double pression, la communauté de destin professionnelle s'écroula comme un château de cartes. Le baron d'Allande, deux fois failli, soumit en 1791 à la Constituante un projet d'abolition qui devait aboutir à la fameuse loi Le Chapelier. Marat seul osa qualifier ce décret «d'insensé».

Le reste de l'histoire est connu. Ce qui l'est moins, beaucoup moins, c'est l'action parasitaire de l'esprit nouveau, divorcé de la vie, sur l'économie nouvelle. Une liberté abstraite, des lois naturelles abstraites, évoluant dans le cadre d'un État abstrait et d'une société abstraite, n'ont jamais pu engendrer un équilibre économique quelconque et ne le pourront jamais, pour la raison très simple que l'économie est faite par des hommes et pour des hommes, qui sont des êtres concrets, qui poursuivent, comme tous les êtres de la nature, certaines fins, et dont les activités échappent à la représentation logique où le mécanisme prétend les colloquer. Aucun système économique ne subsiste à part dans le système des êtres et des choses, sauf en imagination. L'histoire du libéralisme économique est celle de sa propre réfutation par les faits : là où il existe, il engendre l'asservissement du faible par le fort, c'est-à-dire sa négation. Le projet d'instaurer un ordre économique purement rationnel, grâce auquel l'homme parviendrait à dominer son propre destin, ses relations avec autrui, ses rapports avec le monde matériel, n'a donc jamais été qu'un mythe sous lequel les appétits les plus violents se sont donné libre cours. La religion du progrès en fut l'élément justificateur : demain fera pardonner aujourd'hui ! Or les luttes où les intérêts matériels seuls sont en jeu, séparés des autres tendances humaines, ont toujours pour résultat de coaliser entre eux les puissants et de rassembler les autres sur lesquels ils exercent leur pouvoir. Malgré toutes les divergences, qui se ressemblent à ce niveau, s'assemblent. C'est quasiment là une loi physique. Aussi l'histoire observe-t-elle, à l'origine même du libéralisme, des tentatives implicites ou explicites d'accords entre les patrons et d'essais similaires de la part des salariés. Où le vent tourbillonne, les éléments les plus lourds se séparent des plus légers. Après les inévitables tâtonnements des débuts, le clivage est aujourd'hui chose faite. Il a pris une forme

de droit quasi public. Chaque entreprise qui, bon gré mal gré, reste une communauté de destin vitale où les supérieurs et les inférieurs sont soumis aux mêmes risques, est désormais coiffée de deux communautés dont les membres respectifs sont juxtaposés les uns à côté des autres ou s'opposent les uns aux autres.

La finalité naturelle de l'économie en a subi le contre-coup. Au lieu d'assurer sa fin propre : le service du consommateur, à un moment où son dynamisme et sa productivité le permettent, l'économie s'est figée sur les conflits d'intérêts entre les groupes rivaux de producteurs. Nous sommes ici en face d'un paradoxe qu'il faut bien qualifier de monstrueux : à une époque où les biens matériels sont plus abondants que jamais, où les luttes que la pénurie provoque sembleraient devoir disparaître, où la réponse aux deux questions fondamentales, aux deux questions que toute économie se pose : que faut-il produire et comment faut-il répartir, semble facile, les antagonismes entre les catégories de producteurs et entre les nombreuses associations professionnelles qui se sont constituées selon leurs affinités d'intérêts collectifs, renaissent perpétuellement.

Il est manifeste que nous sommes entrés dans une ère où les féodalités économiques, nationales et internationales, vastes, moyennes ou petites, prennent une importance extrême et se constituent en groupes de pression dont l'influence sur l'État, la vie politique et sociale, est à peine cachée. Naguère, l'Ancien Régime s'était appuyé sur les corporations pour réduire le système féodal. Le Nouveau Régime ne dispose d'aucune arme analogue pour résister aux féodalités ubiquitaires. Dans leurs oppositions, comme dans leurs alliances qui se font et se défont au gré des intérêts à court terme en jeu, les féodalités minent le régime démocratique au point de n'en laisser subsister que la carcasse. Un régime d'opinion est en effet incapable de résister à des coalitions d'intérêts, non seulement parce que l'opinion est malléable, débile et versatile par essence, mais surtout parce qu'elle se fabrique et que ses procédés de confection sont aujourd'hui connus. On s'explique ainsi l'acharnement des féodalités économiques à maintenir un régime qu'elles épuisent : c'est le seul où les intérêts puissent diriger le pouvoir par personnes interposées. Cette colonisation du politique par les groupements économiques crée une situation dont le moins qu'on en puisse dire est qu'elle est aberrante : la production des biens matériels n'a plus pour fin le consommateur, mais le producteur lui-même ! La machine économique est techniquement parfaite, mais elle tourne à l'envers.

Or, faire couler l'ordre naturel à contre-pente est une entreprise insensée qui exige des structures de soutien, de protection et de sécurité contre lesquelles le dynamisme économique vient buter comme les eaux d'un fleuve devant un barrage. La finalité naturelle de l'économie est aux prises avec une véritable course d'obstacles. Si étrange qu'en soit l'affirmation, le producteur n'a jamais éprouvé plus de difficultés qu'aujourd'hui à atteindre le consommateur. Et nous sommes en un temps où la productivité est poussée à un point inimaginable ! La raison en est simple : ces structures étatiques, paraétatiques et superétatiques qui visent à protéger les producteurs contre les inévitables risques que toute entreprise humaine rencontre, sont extrêmement onéreuses. Si l'on calculait l'incidence des impôts qu'elles font peser et des multiples ponctions qu'elles opèrent sur les bénéfices et sur les salaires réellement dus, on arriverait à un total fabuleux. Jamais une économie, au cours de l'histoire, n'a coûté aussi cher, en comparaison de ses possibilités. Une telle économie se dévore elle-même. Les producteurs la font glisser sur la pente du totalitarisme communiste. Car enfin l'ordre, fût-il factice, a toujours raison du désordre, et le collectivisme est la seule économie de producteurs qui soit cohérente : il présente une systématisation parfaitement rationnelle de l'économie, une économie sans consommateurs, où l'État rassemble en lui toute la production et tous les producteurs afin de régenter rationnellement l'univers. C'est l'aboutissement ultime de la mythologie des *Lumières*. Comme le prévoyait Vigny : «*Ton règne est arrivé, Esprit pur, Roi du Monde*», mais le Fabuliste l'avait génialement pressenti : «*La raison du plus fort est toujours la meilleure*». Le rationalisme intégral est tyrannie intégrale.

A travers les sinuosités de l'histoire, on voit le rationalisme parasiter la nouvelle direction dans laquelle l'économie s'est engagée. Il l'empêche d'atteindre la fin à laquelle sa productivité la destine : le service du consommateur. Sa prétention de construire un ordre économique rationnel aboutit dans une première phase au libéralisme, dans une seconde au collectivisme. La raison humaine qui se proclame indépendante du réel aboutit de la sorte à la construction d'un type d'économie qui poursuit sans fin sa course dans l'espace et dans le temps : le progrès scientifique, technique, économique s'accélère sans mesure et, au lieu de servir l'homme, l'entraîne en son sillage.

(A suivre)